
Denis Savard • Professeur associé •
Département des sciences religieuses • Université du Québec à Montréal •
Courriel : denispsavard@videotron.ca

Que sont nos croyances devenues ? Spiritualités d’hier et d’aujourd’hui^a

Denis Savard

À Sylvain Lelièvre^b

Quand la mort nous touche de près et nous secoue jusque dans nos racines, à travers le désarroi, la peine et les autres sentiments qui nous habitent, il arrive que des questions traversent notre esprit : qu’est-ce que la vie ? qu’est-ce que la mort ? Aujourd’hui, j’ai voulu aborder avec vous une de ces questions : que sont nos croyances devenues ? La religion et la spiritualité sont des sujets délicats, comme la politique et la sexualité, et je veux d’abord vous rassurer sur un point. Je ne m’adresse pas à vous ce matin comme si nous partageons tous le même point de vue, les mêmes croyances, parce que je sais que ce n’est pas le cas. Alors soyez rassurés !

Le Petit catéchisme et le Refus global

Je vous invite d’abord à faire un bref voyage dans le temps. Il y a cinquante ans, on publiait au Québec une nouvelle édition du catéchisme catholique qui contenait 992 questions et réponses. À la page 3, en guise de présentation, on pouvait lire : « Ce que nous devons croire, ce que nous devons faire, ce que nous devons avoir pour aller au ciel¹. » Et à la page 5 : « Dieu me parle par l’Église. Pour suivre le chemin qui conduit au ciel, il me faut un guide sur la terre. Ce guide, c’est l’Église qui m’enseigne tout ce qui est nécessaire pour aller au ciel. L’Église me parle par le pape, les évêques et les prêtres, et ce qui m’est nécessaire pour aller au ciel, je le trouve, en résumé, dans le catéchisme. » Nous sommes en

a. Conférence présentée au Congrès québécois de soins palliatifs, à Rivière-du-Loup, le 31 mai 2002.

b. Quelques semaines avant sa mort, survenue le 30 avril dernier, Sylvain Lelièvre m’avait beaucoup encouragé dans l’écriture de ce texte. Je le salue ici avec affection.

1952. Dans une version précédente du catéchisme, la première page contenait cet avertissement solennel du pape Pie X : « Nous affirmons qu'une grande partie de ceux qui sont condamnés aux supplices éternels doivent cet irréparable malheur à l'ignorance des Mystères de la Foi qu'on doit nécessairement savoir et croire pour être mis au nombre des élus². » Le catéchisme était évidemment enseigné dans toutes les écoles catholiques du Québec.

À la même époque, en 1948, Paul-Émile Borduas et un groupe d'artistes signaient un texte provocateur qui annonçait de grands changements. Dans ce texte intitulé *Refus global*, ils écrivaient : « Petit peuple issu d'une colonie janséniste, isolé, vaincu, sans défense contre l'invasion de toutes les congrégations de France et de Navarre, en mal de perpétuer en ces lieux bénis de la peur (c'est-le-commencement-de-la-sagesse!) le prestige et les bénéfices du catholicisme malmené en Europe. Héritières de l'autorité papale, mécanique, sans réplique, grands maîtres des méthodes obscurantistes, nos maisons d'enseignement ont dès lors les moyens d'organiser en monopole le règne de la mémoire exploiteuse, de la raison immobile, de l'intention néfaste³. »

Entre le *Petit Catéchisme* et le *Refus global*, que sont nos croyances devenues ?

D'un monde quasi unanime à un monde éclaté, pluraliste : incertitude et confusion spirituelles

D'abord il nous faut constater un fait. Plusieurs d'entre nous ne se reconnaissent plus dans les mots *religion* ou *religieux*. À leurs yeux, ces mots font référence à une institution bien structurée dont ils se sont éloignés ou, s'ils sont plus jeunes, qu'ils n'ont jamais vraiment connue. Pour ces gens-là, le mot *religion* évoque un système de croyances imposées de l'extérieur, une morale souvent négative, la conviction absolue de posséder LA vérité et la certitude que les autres sont dans l'erreur, avec les conséquences que l'on connaît, depuis le simple mépris quotidien jusqu'aux guerres de religion, en passant par la folie meurtrière de certaines sectes ou de certains mouvements intégristes. À leurs yeux, la religion est aussi souvent synonyme d'ignorance, de superstition ou d'illusion. Pour plusieurs donc, le mot *religion* est négativement « chargé » et il n'est plus utile pour penser la vie. Mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Pour un grand nombre d'entre nous, en effet, le même mot fait référence à ce qu'il y

a de meilleur et de plus précieux dans l'aventure humaine et, pour ces gens-là, nous serions bien mal avisés de renier ce patrimoine religieux. Le moins que l'on puisse dire, c'est que nous avons un problème de langage.

Mais il y a ici plus qu'un problème de langage. En quelques générations, en effet, nous sommes passés d'un monde quasi unanime à un monde éclaté. Hier encore, la grande majorité des gens partageaient la même vision religieuse du monde. Cette vision paraissait solide, inébranlable, définitive, et fournissait des réponses toutes faites aux grandes questions de l'existence : le problème du mal, le scandale de la souffrance, l'énigme de la mort et la question de Dieu. Nous sommes donc passés de ce monde quasi unanime à un monde pluraliste, éclaté. « Feue l'unanimité », écrivait Gérard Pelletier dans un célèbre article. Collectivement, nous vivons un moment d'incertitude spirituelle. Les croyances évoluent (on a qu'à penser au purgatoire et à l'enfer !), il y a de nouvelles croyances (comme la réincarnation), il y a les croyances des autres, il y a l'incroyance de plusieurs, et enfin il y a l'agnosticisme d'un grand nombre d'entre nous. Un agnostique, c'est quelqu'un qui ne sait pas, quelqu'un qui n'a pas de réponse claire et définitive aux grandes questions dont nous venons de parler. Aujourd'hui, ce climat d'incertitude et de confusion spirituelles est amplifié par toutes les horreurs qui sont commises en invoquant le nom de Dieu.

L'énigme et la quête

Apparemment, donc, les choses ont beaucoup changé depuis cinquante ans. Mais à bien y penser, si on y regarde de près, on se rend compte que quelque chose n'a pas changé du tout. Comme tous ceux qui nous ont précédés dans l'aventure humaine, nous sommes à la fois fascinés par la beauté du monde et bouleversés par l'ampleur et l'horreur du mal, comme eux nous sommes partagés entre le goût du bonheur et l'expérience de la douleur, entre l'amour de la vie et la proximité de la mort, entre le désir et la difficulté d'aimer, comme eux nous sommes sans cesse confrontés à l'énigme de l'existence.

D'un côté, c'est comme si nous étions « programmés » pour le bonheur. Comme si un puissant instinct ou une intime conviction nous poussait sans cesse dans cette direction. Derrière tous nos gestes, toutes nos démarches, tous nos projets et tous nos rêves, il y a toujours ce goût du bonheur, comme dirait

Marie Laberge. Et pourtant..., pourtant nous faisons l'expérience de la souffrance. Elle est partout, en nous, près de nous, autour de nous. Et quand nous ne réussissons plus à nous boucher complètement les deux oreilles et que parviennent jusqu'à nous, des quatre coins de la planète, la rumeur du monde et la clameur bouleversante de la souffrance humaine, nous sommes comme frappés de stupeur et saisis par un sentiment d'écrasement et d'impuissance.

Cette tension entre le goût du bonheur et l'expérience de la douleur nous projette dans une quête, une quête de bonheur, de sens et d'espoir.

C'est une quête universelle. Elle n'est la propriété d'aucune institution ni d'aucune idéologie, qu'elle soit religieuse, philosophique ou autre. Elle n'appartient à personne, mais elle nous habite tous et toutes. C'est une quête humaine fondamentale, une quête qui nous rassemble tous. Nous sommes tous frères et sœurs dans cette quête. Nous sommes tous dans le même bateau, tous membres du même équipage.

Un héritage spirituel

C'est une quête universelle, disons-nous. Elle dépasse évidemment les frontières des religions et inclut tous ceux et celles qui, croyants, incroyants ou agnostiques, anciens ou modernes, ont proposé des réponses aux questions que nous nous posons tous et toutes. Elle inclut les religions certes, mais aussi les artistes, les philosophes, les sages et des millions de gens anonymes. Vous savez ce que disait Confucius, le vrai Confucius, ce grand sage qui vécut il y a 2500 ans et qui était lui aussi bouleversé par la souffrance généralisée qu'il voyait autour de lui ? Confucius disait : « Au lieu de maudire les ténèbres, allumons une chandelle, si petite soit-elle. » Donc bien avant le *Petit Catéchisme* et le *Refus global*, depuis des centaines et des centaines de générations, les hommes et les femmes qui nous ont précédés dans l'histoire ont été confrontés aux mêmes défis et aux mêmes dilemmes que nous et ils ont tenté d'allumer des chandelles et de trouver des éléments de réponse. Cette quête et ces tentatives de réponses constituent ce qu'on peut appeler l'héritage spirituel de l'humanité.

Si vous n'aimez pas le mot *spirituel*, remplacez-le par un autre. Il ne faut pas s'empêtrer dans les mots. Dites « conception de la vie », « vision du monde »,

« regard sur la vie », « art de vivre » ou quelque chose d'autre. Mais on peut constater qu'aujourd'hui le mot *spiritualité* revient souvent dans la bouche ou sous la plume des gens qui réfléchissent aux questions portant sur la souffrance, l'espoir et le sens. Chez vous, par exemple, on parle d'accompagnement spirituel des malades et des mourants. Même des incroyants utilisent le mot. Dans *La sagesse des Modernes*, les philosophes Luc Ferry et André Comte-Sponville écrivent : « Ce que nous cherchons ? Une spiritualité pour notre temps : une sagesse pour les Modernes. [...] Il s'agit de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue et comment. [...] Comment vivre ? C'est la question principale, puisqu'elle contient toutes les autres⁴. »

Le mot *spiritualité* vient du mot latin *spiritus* qui veut d'abord dire « le souffle », le souffle du vent et le souffle vital. Quand on parle ici de *spiritualité*, on parle donc de ce qui donne du souffle, de l'élan, du mouvement à la vie, on parle de ce qui nous *inspire*, de ce qui nous donne le goût de vivre, de ce qui nourrit l'amour même de la vie, malgré toutes les histoires d'horreur que nous connaissons trop bien.

Nous avons donc un héritage spirituel, comme nous avons un héritage scientifique et technique. Si nous sommes là, aujourd'hui, à chercher la meilleure vie possible pour nous et pour nos enfants, c'est à cause de nos parents, de nos grands-parents, de nos ancêtres et de tous ceux qui nous ont précédés dans cette étrange aventure. Nous avons un héritage spirituel et je vous propose d'en explorer trois aspects : un aspect lumineux, un côté sombre et quelques réflexions sur la mort.

Une part lumineuse : amour, compassion, solidarité

Un sage a dit un jour que le problème de l'être humain, c'est qu'il se perçoit, avec ses pensées et ses émotions, « comme quelque chose qui est séparé du reste ». Cette perception, ajoute-t-il aussitôt, est « une illusion d'optique de la conscience » une illusion dans laquelle nous perdons de vue ce que nous sommes vraiment, non pas des êtres séparés des autres, mais des êtres qui n'existent que par leurs relations aux autres et leurs relations avec la nature, le cosmos ou l'univers. Cette illusion devient une sorte de prison qui nous enferme dans nos soucis et désirs personnels. « Notre tâche, écrit cet auteur, notre tâche doit

être de nous libérer nous-mêmes de cette prison en étendant notre cercle de compassion pour embrasser toutes créatures vivantes et la nature entière dans sa beauté⁵. » Je pense que nous tenons là une des clés de notre énigme.

Le sage en question, c'est Albert Einstein. Pour lui, nous souffrons donc d'une illusion d'optique de la conscience qui nous emprisonne dans une vision limitée, étriquée de nous-mêmes et notre tâche est de nous libérer de cette prison et de nous ouvrir à la compassion.

Pensons à l'enfant de deux ou trois ans qui fait une crise si on lui demande de prêter son jouet à sa petite sœur. Il veut l'avoir pour lui seul, il est menacé par l'idée de partager son jouet, il est sur la défensive et il peut passer à l'attaque. Jusqu'à ce que sa mère ou son père lui apprenne que partager, ce n'est pas perdre, mais gagner. Toute l'histoire du monde est illustrée dans cette scène. Il est tout à fait normal, surtout dans les premières années de la vie mais aussi tout au long de la vie, il est normal de vouloir protéger son intégrité physique et psychologique, si on la sent menacée. Le problème, c'est de se sentir menacé quand on ne l'est pas. Le petit frère se sent menacé à l'idée de prêter son jouet, mais il ne l'est pas. Si personne ne lui apprend à partager, il va vivre avec l'idée que les autres le menacent, il va vivre sur la défensive, il va faire tout ce qu'il peut pour garder ses jouets pour lui seul, il va s'enfermer dans cette perception du monde où, comme le dit Einstein, il se perçoit comme « séparé du reste », séparé des autres. C'est cette perception qu'Einstein appelle une illusion et une prison et je pense qu'elle est à l'origine de bien des souffrances que nous nous créons.

Einstein rejoint ici un thème central de notre héritage spirituel, qui peut être résumé de la façon suivante : « Celui qui n'aime pas demeure dans la mort⁶. »

Cette idée est au centre, au cœur de la tradition chrétienne, dans ce qu'elle a de meilleur. « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, dit Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis plus qu'airain qui sonne ou cymbale qui retentit⁷. » « Celui qui prétend être dans la lumière tout en haïssant son frère est encore dans les ténèbres, écrit Jean. Il marche dans les ténèbres, il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux⁸. » Et enfin, cette phrase : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés⁹. » C'est un jeune homme, un jeune prédicateur et guérisseur juif de Galilée, nommé Yeshua dans sa langue maternelle (l'araméen), qui a tenu ces

propos, il y a environ 2000 ans. Il avait environ trente ans. Il a eu un tel impact sur l'histoire qu'on n'a jamais cessé de parler de lui et il continue d'inspirer des centaines de millions de personnes. C'est Jésus de Nazareth.

Mais Jésus n'était pas le premier à tenir un tel discours. Des siècles avant lui, des hommes courageux, les prophètes, s'étaient levés en Israël, dénonçant violemment l'hypocrisie et les pratiques religieuses des riches et des puissants et les invitant à traiter les pauvres, les opprimés, les laissés-pour-compte avec respect et humanité. Et Jésus ne sera pas non plus le dernier. Un siècle après sa mort, par exemple, un des plus grands personnages du judaïsme d'alors, Rabbi Akiba, enseignait que la Torah pouvait se résumer ainsi : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même¹⁰. » Et quand le fondateur de l'Islam, Mohammed, commença à prêcher aux habitants de La Mecque, il dénonça cette folie qui consiste à entasser pour soi seul des richesses matérielles, sans se soucier de les répartir.

Depuis, l'eau a coulé sous les ponts et je vous entends penser... Oui, je sais. Nous avons tous en tête les horreurs qui ont été et sont encore commises au nom des religions. Il ne faut surtout pas les oublier. Mais je pense aussi qu'il nous faut faire aujourd'hui un très grand effort de discernement pour bien distinguer, dans l'héritage des religions, ce qu'il y a de pire et ce qu'il y a de meilleur. Le pire, c'est le dogmatisme, le fanatisme et l'intolérance. Nous y reviendrons tout à l'heure. Le meilleur, c'est cet appel lancé par les prophètes d'Israël, par Jésus de Nazareth, Rabbi Akiba, Mohammed et plusieurs autres, cet appel à ce qu'il y a de meilleur en nous, l'amour ou la compassion, appel auquel fait écho Einstein quand il affirme que notre tâche est de nous libérer de l'illusion et de la prison d'une vie trop centrée sur nous-même. C'est une tâche, un travail qui commence le jour de notre naissance et qui dure jusqu'à notre dernier souffle.

Einstein rejoint ici un autre jeune homme qui, 500 ans avant Jésus de Nazareth, a été frappé par la même idée. C'était un jeune homme de bonne famille. Il s'appelait Siddhârta Gautama et, comme Jésus, il était aussi dans la jeune trentaine. Bouleversé par l'ampleur de la souffrance humaine, il quitta sa famille et se mit en quête d'une façon de vivre qui pourrait nous en libérer. Il fréquenta plusieurs maîtres qui le laissèrent insatisfait et, après quelques années de recherche, il eut une illumination où, dit-on, il perça l'énigme de l'existence. Ce qu'il découvrit alors, entre autres, c'est que la source principale de nos

souffrances est un attachement maladif aux choses et aux êtres, une tendance à vouloir les posséder au lieu de communier avec eux et la peur de perdre ce qu'on possède. Possessivité et égocentrisme. Siddhârta découvrit aussi qu'il faut un long et difficile travail pour nous libérer de cette tendance et nous ouvrir à la compassion. Ce jeune homme sera désormais connu sous le nom de Bouddha, qui signifie « l'éveillé ». Il eut lui aussi sur l'histoire un impact incroyable, on n'a jamais cessé d'entendre parler de lui et il continue d'inspirer des centaines de millions de personnes.

Le thème de l'amour ou de la compassion a été repris avec force et courage par plusieurs. Je pense à Gandhi, peut-être la plus grande figure spirituelle du XX^e siècle et, plus près de nous, au Dalai-lama qui, dans *L'art du bonheur*, tient des propos assez révolutionnaires sur lesquels nous reviendrons. À partir d'une tout autre perspective, le philosophe Luc Ferry rejoint ce thème central de notre héritage. Jadis, pense-t-il, le sens nous venait surtout des religions : une Transcendance (Dieu, Yahvé, Allah, etc.) s'était manifestée à l'humanité dans le cadre d'une Révélation à un élu. Celui qui avait reçu la Révélation était dès lors revêtu d'une Autorité qui lui permettait de répondre aux questions du bonheur, du sens, du salut. Ça, pense Ferry, c'était le bon vieux temps, avant la mort de Dieu ! Aujourd'hui, il y a encore des réalités qui nous apparaissent sacrées, transcendantes, mais c'est au fond de notre conscience que nous les percevons : la Vérité (contre le mensonge ou l'erreur), le Bien (contre le mal), la Beauté (contre la laideur) et, surtout et avant tout, l'Amour. « D'évidence, c'est lui qui nous "sauve", pour autant que nous en sommes capables. Je veux dire que c'est lui, en dernière instance, qui donne sens à nos vies¹¹. »

Nous le savons bien, nous le sentons bien au fond de nous-mêmes, c'est l'amour qui donne sens à nos vies, l'amour d'un homme, l'amour d'une femme, l'amour des enfants, des parents, l'amitié, la solidarité, le partage. Je pense ici au journaliste James Bamber et à la magnifique entrevue qu'il a accordée peu de temps avant de mourir. Il savait très bien qu'il allait mourir et il a voulu donner cette entrevue pour dire comment il vivait ses dernières semaines. Au soir de notre vie, disait-il en substance, on ne pense pas aux bons coups qu'on a faits. On ne pense pas aux reportages qu'on a faits à Radio-Canada, aux fois où nos reportages étaient passés en premier ou en second à la télé. « À la fin de ta vie,

disait-il, tu penses à tes amis, tu comptes tes amis, tu ne comptes pas tes reportages. »

Je suis de plus en plus frappé par la convergence qui se dégage de l'ensemble des témoignages que nous avons entendus. Les prophètes d'Israël, Bouddha, Jésus, Rabbi Akiba, Gandhi, Einstein, le Dalaï-lama, Luc Ferry et James Bamber et on pourrait continuer. Si on veut résumer ces témoignages, on peut dire que vivre, c'est s'ouvrir le cœur et l'esprit. Vivre, c'est transformer lentement, quotidiennement, son rapport aux autres et au réel, pour le rendre moins défensif et moins possessif, vivre c'est apprendre à communier avec les êtres et les choses au lieu de vouloir les posséder ou les rejeter. Apprendre à aimer : voilà notre tâche principale en tant qu'être humain. Elle commence dès la naissance et nous avons du travail jusqu'à notre dernier souffle. Mais ce n'est pas une tâche facile. « Qu'il est difficile d'aimer ! », chante en effet le poète. Car si l'amour peut seul nous conduire à la joie, nous savons que c'est un chemin souvent douloureux, avec ses tremblements de cœur et ses déchirures de l'âme, ses désastres et ses naufrages. Nous pourrions consacrer un congrès entier à nos difficultés d'aimer.

Ce thème de l'amour et de la solidarité est ce qu'il y a de plus riche et de plus puissant dans notre héritage. C'est la seule énergie, par exemple, qui peut faire contrepoids au discours sur la performance, la concurrence, la compétition et la compétitivité, ce discours dont on nous rebat constamment les oreilles et qui, dans sa pire expression, nous ramène à la loi du plus fort ou, si vous voulez, à la loi de la jungle.

Mais, me direz-vous, le spectacle du monde qui nous est présenté quotidiennement dans les médias est tellement dominé par la guerre, la violence et la haine que nos rêves de compassion et de solidarité nous semblent parfois très loin de la réalité. À ce propos, je veux vous présenter le témoignage de Richard Cummings. Il vient de passer la nuit au chevet de son fils Michaël dans une unité de soins intensifs d'un hôpital pour enfants. Michaël était entre la vie et la mort, mais le vent vient de tourner et son père sent qu'il va s'en sortir. « Ce n'est qu'à ce moment, écrit-il, que je quitte les soins intensifs pour descendre au sous-sol de l'hôpital, où je me rabats sur les machines distributrices. [...] Je m'assieds dans le corridor pour "déguster" mon repas et, du même coup, j'aperçois en face de moi les grands titres des journaux qui transparaissent à travers la vitre grillagée des distributrices. Incrédule, je lis : "64 personnes égorgées en Algérie." »

Assis sur mon banc, l'horreur du titre du journal coincé dans la gorge, j'ai une pensée pour les familles de ces Algériens égorgés, qui vivent l'innommable : la perte d'un être cher, arraché de la vie par un massacre barbare. Je ressens en même temps le court texte sous ces titres des journaux déclinant cette barbarie et qui, tous, semblent vouloir me convaincre que le monde tourne à cette énergie-là : la haine. »

Quelque chose se produit alors dans l'esprit de Richard Cummings.

« Un choc, un non, une révélation tout à la fois crient en moi : "Ce n'est pas vrai que le monde fonctionne ainsi." En un éclair, je revois le nombre de personnes qui, au cours des heures précédentes, ont œuvré pour garder mon fils en vie. Je pense aussi à ces autres enfants qui ont été soignés pendant cette même nuit, dans le même hôpital ; sans parler de toutes les autres nuits, de tous les autres jours, à tous ces endroits et ces moments où nous, les humains, faisons honneur à la vie en prenant soin d'elle et des autres.

Ce matin-là, malgré l'horreur, j'ai pourtant ressenti que le monde ne durerait pas une seule seconde si à chaque instant l'amour ne l'emportait – au total ! – sur la haine et la peur. J'ai songé à tous ces gestes aimants qui font le quotidien de nos vies, qui ne sont pas médiatisés mais qui nous font sentir comme partie prenante de la grande chaîne de la Vie. J'ai pensé à tous ces êtres anonymes qui ne feront jamais la une mais dont l'amour et le dévouement quotidien font véritablement tourner la vie dans le bon sens. Je me suis dit tout cela et, le cœur plein de reconnaissance, je suis retourné à la chambre aux soins intensifs pour embrasser mon fils, Michaël¹². »

Ces millions de gestes anonymes qui ne feront jamais la une, ces gestes d'amour et de dévouement qui font tourner la vie dans le bon sens, ces gestes témoignent de ce qu'il y a de plus précieux dans notre héritage spirituel : la croyance ou la conviction que le monde ne durerait pas une seconde si, à chaque instant, l'amour ne l'emportait sur la peur, la haine et la barbarie.

Un côté sombre : dogmatisme, intolérance et fanatisme

Il nous faut maintenant aborder un côté sombre de notre héritage. Je veux parler de cette tendance au dogmatisme, à l'intolérance et au fanatisme,

tendance qui a empoisonné l'histoire des religions pendant des siècles et qui a souvent contribué aux conflits et aux guerres entre les nations. Même si on ne peut réduire les conflits actuels à leur dimension religieuse, on ne peut nier cette dimension qui prend souvent la forme du dogmatisme et du fanatisme. Cette tendance s'enracine dans la prétention à détenir La Vérité avec un grand V et elle a marqué en particulier l'histoire du judaïsme, du christianisme et de l'islam¹³.

Chacune de ces trois religions a justifié cette prétention à sa manière. Le judaïsme est supérieur parce qu'Israël est le peuple élu, choisi par Dieu lui-même parmi tous les peuples de la terre ; le christianisme est supérieur parce que son fondateur, Jésus, était Dieu lui-même ; l'islam est supérieur parce que Mohammed est le dernier et le plus grand des prophètes, choisi par Dieu lui-même, Allah, qui lui a révélé le Coran. Cette prétention à la Vérité et à la supériorité absolues engendre la méfiance, le mépris et l'exclusion des autres.

Aujourd'hui, il nous faut rompre avec cet aspect de notre héritage spirituel. Il nous faut dénoncer cette situation qui apparaît de plus en plus intolérable. Il nous faut créer une nouvelle vision des choses. C'est une véritable révolution à laquelle nous sommes invités. Il y a des moments dans l'histoire où il ne faut pas se laisser écraser par l'autorité des anciens, et où il faut dire non à tel ou tel aspect de son héritage. Dans le passé, Bouddha, les prophètes d'Israël, Socrate, Confucius, Jésus, Mohammed, Gandhi et Martin Luther King ont tous été révolutionnaires à leurs façons. La révolution à laquelle nous sommes invités aujourd'hui est une révolution du dialogue. Les croyants d'aujourd'hui ne peuvent plus croire en leur Dieu comme si celui des autres n'existait pas, ils ne peuvent plus continuer de prétendre que leur Dieu est plus grand et plus fort que le Dieu des autres. Cette prétention apparaît tout aussi puérile que celle de l'enfant qui prétend que son père est plus fort que les autres. Mon père est plus fort que le tien ! Mon Dieu est plus fort que le tien !

« Un processus est en marche, écrit le catholique Jean Mouttapa, un processus est en marche, qui fera bientôt du dialogue avec la foi des autres une des données essentielle de l'expérience religieuse. Le croyant du siècle qui commence¹⁴ pourra de moins en moins ignorer que le mythe fondateur de sa tradition personnelle *est* précisément un mythe. Parmi d'autres, et pas "meilleur" que les autres. Simplement différent¹⁵. »

Je crois que Mouttapa touche ici au cœur du problème. Mais il faut d'abord dissiper l'ambiguïté qui entoure l'usage du mot *mythe*. Dans la langue courante, le mot *mythe* fait souvent référence à une croyance erronée et revêt donc une connotation négative. Quand on dit « c'est un mythe », on veut dire « ce n'est pas vrai ». Mais en anthropologie religieuse, le même mot a reçu un tout autre sens, très positif celui-là. Il fait référence à un récit fondateur, à une parole fondamentale, à une histoire « sainte », à une parole qui essaie d'exprimer l'intuition d'une dimension transcendante de l'existence, d'une Présence mystérieuse et indicible, mais toujours avec des mots humains, des images, des symboles qui essaient de suggérer, d'évoquer cette Réalité transcendante.

Quand Moïse, Bouddha, Jésus, Mohammed ou leurs disciples essaient de nous parler de Yahvé, de Nirvana, du Père céleste et d'Allah, ils emploient les mots les plus forts, les plus puissants, les plus évocateurs qu'ils connaissent pour essayer de nous faire sentir le mystère dont ils veulent nous parler, mais ce sont toujours des mots humains, limités, culturellement marqués, des mots qui ne sont pas absolus, mais qui essaient de nous parler d'absolu. Ces mots-là, si on les sacralise, si on les revêt d'un caractère absolu, si on dit que ce sont les mots mêmes de Dieu, on en fait des idoles. Les symboles deviennent alors des idoles. Nos mots sont les meilleurs parce que ce sont les mots mêmes de Dieu. Notre religion est donc la meilleure. Nous sommes les meilleurs, parce que Dieu est de notre côté. C'est ce sentiment de toute-puissance qui est aujourd'hui mis en cause. C'est une révolution. Les choses sont en train de changer parce qu'on découvre qu'il y a d'autres histoires saintes, d'autres récits fondateurs, d'autres visions du monde qu'on ne peut plus ignorer ou écarter du revers de la main.

Quand on a compris que le mythe fondateur de sa tradition est un mythe parmi d'autres, il perd son caractère absolu, mais il ne perd pas sa valeur. Ça demeure une grande chose, un grand texte qui essaie de traduire l'intuition d'une dimension transcendante de l'existence, mais il n'est pas le seul. Il y en a d'autres et ça change tout. Voilà la nouvelle vision du monde qui commence à faire son chemin, non pas d'abord chez les autorités religieuses, mais à la base, comme on dit, chez les gens ordinaires qui ont souvent beaucoup plus de sagesse qu'on voudrait le croire. « Ainsi s'opère, écrit Jean Mouttapa, indépendamment des dirigeants des grandes religions, et parfois même contre leur gré – lorsqu'ils

estiment que les choses vont “trop loin” et qu’elles mettent en cause leur pouvoir –, un véritable renversement des valeurs¹⁶. » Cette nouvelle vision des choses est fondée sur la conscience de l’unité profonde de la famille humaine et sur la conviction qu’aucune religion, aucune idéologie, aucune philosophie ne peut définir à elle seule ce qu’est la condition humaine. Dans cette perspective, les religions – comme les philosophies – doivent être considérées comme autant de facettes d’une expérience humaine à la fois une et diversifiée.

À ce sujet, le Dalaï-lama a récemment tenu des propos qui, dans la bouche d’un moine, sont tout à fait étonnants et rafraîchissants. « Il peut y avoir deux niveaux de spiritualité, écrit-il. Le premier niveau est en rapport avec nos convictions religieuses. [...] Si nous croyons dans une religion, c’est bien. Cependant, même sans conviction religieuse, nous pouvons parfaitement faire face. En certains cas, l’absence de conviction religieuse est même préférable. Quoi qu’il en soit, c’est là notre droit le plus strict. Si nous voulons croire, à la bonne heure ! Sinon, c’est tout aussi bien. Ensuite, il y a un autre niveau de spiritualité. C’est ce que j’appellerais la spiritualité élémentaire : il s’agit des qualités humaines de base, la bonté, la gentillesse, la compassion, le souci des autres. Que l’on soit croyant ou non-croyant, cette sorte de spiritualité est essentielle. Personnellement, dit le Dalaï-lama, je considère ce second niveau de spiritualité comme plus important que le premier¹⁷. »

Gilgamesh, Osiris et Socrate

Je veux maintenant vous présenter trois personnages de l’histoire qui ont eu un rapport particulier avec la mort. Le premier est un héros, le deuxième un dieu et le troisième un être humain, comme vous et moi. Il s’agit de Gilgamesh, Osiris et Socrate. L’histoire des deux premiers remonte à plus de 4000 ans, celle de Socrate à près de 2500 ans. Ces trois personnages représentent les trois positions possibles devant le mystère de la mort ou, si vous voulez, devant l’énigme de ce qui nous arrive après la mort.

Gilgamesh est le héros de la plus grande œuvre littéraire du Proche-Orient ancien, *L’Épopée de Gilgamesh*. L’œuvre est dominée par deux thèmes, l’amitié et la quête de l’immortalité. Même s’il est fils d’une déesse et d’un mortel, Gilgamesh est un héros humain et, comme tous les humains, il est mortel et n’a

pas accès à l'immortalité, réservé aux dieux et aux déesses. Mais Gilgamesh a une vie bien remplie et il ne pense pas à la mort, jusqu'au jour où celle-ci lui enlève son meilleur ami. Inconsolable, il pleure son ami pendant sept jours et sept nuits tout en prenant vivement conscience de sa propre mortalité. Puis il prend une grande décision : il partira à la recherche de l'immortalité. Dans sa quête, il est soumis à de dures épreuves de type initiatique avant de rencontrer le seul humain auquel les dieux ont accordé l'immortalité. Celui-ci le soumet à deux autres épreuves (ne pas dormir pendant six jours et sept nuits ; trouver la plante de l'éternelle jeunesse qui se trouve au fond de la mer), mais Gilgamesh échoue. Il n'obtiendra pas le privilège de l'immortalité. Une serveuse de cabaret l'avait pourtant prévenu avant son départ.

*« Ô Gilgamesh, pourquoi erres-tu de tous côtés ?
 La vie que tu poursuis tu ne l'atteindras pas.
 Lorsque les dieux ont créé le genre humain,
 ils lui ont fixé le destin de mourir,
 et ils ont gardé l'immortalité entre leurs mains.
 Toi donc, Gilgamesh, remplis ton ventre ;
 jour et nuit, livre-toi à la joie,
 chaque jour, fais une réjouissance,
 jour et nuit, danse et joue de la musique [...] ;
 regarde ton petit qui te tient par la main,
 réjouis-toi que ton épouse se serre contre toi :
 voilà tout ce que peut faire l'humanité !¹⁸ »*

Gilgamesh a tout essayé, mais il n'a jamais atteint l'immortalité. Son histoire est celle de tous les êtres humains qui ne peuvent croire à une vie après la mort.

L'histoire d'Osiris est complètement différente. Elle est rapportée dans un des plus beaux mythes de l'Égypte ancienne, le mythe d'Isis et d'Osiris. Le mythe raconte qu'Osiris était jadis un bon roi qui régnait sur l'Égypte en maintenant la justice et le bonheur. Il était fils d'un dieu et d'une déesse, donc dieu lui-même. Un jour, son frère jaloux fomenta un complot, le tua et dispersa les membres de son corps aux quatre coins de l'Égypte. Mais sa femme Isis retrouva les

morceaux, les rassembla et embauma le corps d'Osiris. Après quelques péripiéties, Osiris retrouva la vie. Osiris est un des premiers dieux morts et ressuscités. Pour les Égyptiens, il devint le symbole de tout ce qui meurt et renaît dans la nature. Bien plus, les Égyptiens se mirent à croire que s'ils honoraient Osiris, eux aussi, grâce à son pouvoir, pourraient triompher de la mort et ressusciter, c'est-à-dire accéder à l'immortalité. Avant Osiris, seuls les pharaons pouvaient prétendre à l'immortalité, parce qu'ils étaient considérés comme des dieux. On peut donc dire que le mythe d'Isis et d'Osiris a « démocratisé » l'immortalité pour les anciens Égyptiens.

L'histoire d'Osiris est celle de tous les humains qui croient à l'immortalité. Cette croyance est toujours vivante chez des centaines de millions de personnes. On sait à quel point la résurrection du Christ est le fondement même de la foi chrétienne, alors que pour les hindous et les bouddhistes, l'accès à l'immortalité passe par la réincarnation. Mais résurrection ou réincarnation, l'important est de penser que quelque chose survit à la mort du corps physique.

Il y a donc ceux qui croient au ciel et ceux qui n'y croient pas. Mais il y a aussi une troisième position, très répandue elle aussi. C'est celle de ceux qui n'ont pas de réponse claire à la question de la survie, ceux qui s'interrogent, ceux qui ne savent pas, comme Socrate, notre troisième personnage.

Il est intéressant d'observer que l'histoire de la philosophie occidentale, comme celle du christianisme, commence par une condamnation à mort, celle de Socrate, un des personnages les plus fascinants de l'histoire. Selon le philosophe Karl Jaspers, il est, avec Bouddha, Confucius et Jésus, une des quatre plus grandes figures de l'humanité, l'un de ceux qui ont donné la mesure de l'humain. On lui attribue la phrase choc suivante : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. »

Socrate affirmait qu'il ne savait rien (d'important), qu'il souffrait de cette ignorance, mais loin de le paralyser, ce non-savoir l'a incité toute sa vie à chercher la connaissance et la vérité. Socrate se méfiait des beaux parleurs, des marchands d'illusions et des faux savoirs. Il se méfiait de ceux qui profitent de leur position pour imposer leurs points de vue sur des questions qu'ils ne connaissent pas vraiment. Il disait aussi qu'il faut se méfier de son propre savoir. La

vérité ne s'achète pas au marché, elle s'élabore dans l'activité intérieure de la pensée de chacun.

Socrate ne se présentait donc pas comme celui qui connaît bien des choses, comme un vrai professeur ! Son école, c'étaient les rues d'Athènes, l'Agora (la place centrale d'Athènes), les marchés, les gymnases, les lieux de rencontre. Ses élèves, les gens qu'il y croisait et avec qui il engageait le dialogue : des gens ordinaires, des artisans, des artistes, des politiciens. Ce qui lui importait, ce n'était pas de transmettre des connaissances, mais d'aider les gens à penser par eux-mêmes, à se mettre en quête de la vérité. Ceux qui le fréquentaient avouaient se sentir transformés à son contact. Évidemment, démasquer les beaux parleurs et suggérer aux gens de penser par eux-mêmes peut être dérangeant et Socrate a dérangé bien du monde. Au point qu'un jour on l'a condamné à mort.

Devant ceux qui allaient le juger, Socrate déclara : « Craindre la mort, messieurs, n'est rien d'autre que croire être sage tout en ne l'étant pas. De fait, personne ne sait ce qu'est la mort, personne ne sait si elle n'est pas justement le plus grand des biens, mais on la craint comme si on était assuré qu'elle est le plus grand des maux¹⁹. » Plus loin il ajoute que la mort ne peut être que deux choses. Ou bien elle n'est rien et équivaut alors au repos du sommeil ; ou bien elle est une migration de l'âme vers un autre lieu où, si ce qu'on raconte est vrai, nous pourrions rencontrer Homère et les plus grands personnages de l'histoire. Quel bonheur ! Il n'y a donc pas de mal pour l'homme bon, ni dans la vie ni dans la mort.

Gilgamesh, Osiris et Socrate représentent donc les trois positions possibles devant l'énigme de l'après-mort. Depuis des millénaires, les humains s'interrogent sur l'au-delà. Or il nous faut bien constater que, sur cette question fondamentale, l'humanité est perplexe, divisée : nous n'avons pas de réponse commune à cette question. Il y a ceux qui croient au ciel, il y a ceux qui n'y croient pas et il y a ceux qui ne savent pas, ceux qui n'ont pas de réponse à la question. Pour ma part, la seule chose dont je sois sûr, c'est qu'il nous faut respecter ces trois positions, surtout quand nous côtoyons des malades ou des personnes menacées par la mort. Et je ne crois pas que ce soit tellement difficile. Je me souviens, quand je travaillais comme bénévole en soins palliatifs, une chose me frappait beaucoup. Celui ou celle qui était là en train de mourir devant moi,

c'était d'abord mon frère, c'était d'abord ma sœur, et ce lien était beaucoup plus important que nos différences de croyances, quand différence il y avait.

Notre respect doit aller plus loin. Ce n'est pas vrai que les croyants sont tous des êtres immatures qui se consolent en s'inventant un paradis à la mesure de leurs rêves ; ce n'est pas vrai que les incroyants sont tous des mécréants, insensibles aux dimensions mystérieuses de l'existence ; ce n'est pas vrai que les agnostiques sont tous de faibles esprits qui ne parviennent pas à se faire une idée sur un sujet aussi important. Ce qui est vrai, c'est que depuis des millénaires et encore aujourd'hui, la mort est un mystère qui interpelle les humains. Je souligne ici l'apparition de nombreux récits et études portant sur ce qu'on appelle en français « expériences de mort imminente » et en anglais *near-death-experiences*. C'est un dossier intrigant, qui donne lieu à plusieurs interprétations, mais qu'on ne peut plus écarter du revers de la main. Peut-être, je dis bien peut-être, ces nombreux témoignages et travaux contribueront-ils à faire avancer notre réflexion sur l'au-delà. En attendant, croyants, incroyants et agnostiques vivront quand même leur mort et leur deuil et se nourriront de paroles – parfois différentes, mais parfois les mêmes – pour traverser ces moments difficiles et garder espoir. Car il faut toujours garder espoir. « La vie trouve toujours son chemin », comme le disait Stéphane Bourguignon dans *La vie, la vie*.

Le mouvement des soins palliatifs

Le mouvement des soins palliatifs s'inscrit dans la part lumineuse de notre héritage spirituel, celle de la compassion et de la solidarité. S'il y a un moment où les gens ont besoin de présence, d'écoute et de chaleur humaine, c'est bien quand la menace de mort les frappe et qu'ils ont l'impression que tout s'écroule autour d'eux. Vous connaissez cette réalité mieux que moi. Vous savez que l'angoisse de mort peut alors déferler sur nous à tout moment et vous connaissez les formes qu'elle peut revêtir : peur de souffrir, peur de laisser les siens, peur de disparaître, peur du vide, peur de l'inconnu... Vous connaissez la peine, l'immense peine des gens qui vont partir et de ceux qui restent. Vous savez comment la mort vire la vie à l'envers et vous connaissez les dégâts qu'elle peut laisser sur son chemin. S'il y a des moments où les gens ont besoin d'aide et de

compassion, c'est bien avant et après la mort et le mouvement des soins palliatifs est né pour répondre à ce besoin.

Pour la personne qui va partir, une source de paix et de consolation, c'est de sentir que *sa* vie a eu du sens. Or le sens, disions-nous tout à l'heure, nous vient en bonne partie des liens privilégiés que nous avons créés, de l'amour et de la solidarité. Mais nous savons bien que, sur ce terrain comme sur bien d'autres, nous ne sommes pas égaux. Il y a des manques d'amour et il y a des amours blessés, bref il y a des blessures d'amour qui n'ont pas guéri. D'où l'importance d'être si attentifs à cet aspect de la vie de ceux et celles que nous accompagnons et qui ont peut-être besoin d'être écoutés sur leurs amours blessées. Mais, malgré tout, il y a des blessures d'amour tellement profondes qu'elles n'auront pas le temps de guérir. Il ne nous reste alors qu'à être là, souvent impuissants, mais présents, avec toute la chaleur humaine dont nous sommes capables. Il nous reste la présence, l'écoute et parfois il ne nous reste que le silence attentif ou la prière.

Je vous laisse sur un texte de Montaigne, écrit il y a plus de 400 ans. « Je veux qu'on agisse et qu'on allonge les offices de la vie tant qu'on peut, et que la mort me trouve plantant mes choux, mais nonchalant d'elle et plus encore de mon jardin imparfait²⁰. » Ce texte est un des plus beaux que je connaisse sur le rapport entre la vie et la mort. Montaigne nous parle d'abord de l'action, de la vie qu'il faut « allonger » tant qu'on peut et de l'attitude qu'il essaie de développer à l'égard de la vie et de la mort, une attitude de « nonchalance », c'est-à-dire si je le comprends bien, une attitude de lâcher-prise, de consentement à l'être. Son jardin, il veut y travailler tant qu'il pourra, il veut vivre sa vie avec plaisir et « volupté », mais il ne s'y *cramponne* pas, comme celui qui a toujours peur de la perdre. De là son idée de « nonchalance » à l'égard de la mort. Il ne la nie pas, il reconnaît qu'elle est le terme de notre voyage, inscrite dans notre destin. Ce serait donc folie de l'oublier et la fuir serait se fuir soi-même. Mais en attendant, dit-il, vivons le mieux que nous pouvons et tant que nous pourrons ! C'est la grâce que je vous souhaite et je vous remercie de votre attention !

Références

1. *Le catéchisme catholique*, Édition canadienne, Québec, 1952.
2. *Le catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec, Montréal et Ottawa*, Édition officielle conforme aux récentes modifications du droit canonique, Québec, 1944
3. Borduas Paul-Émile. *Refus global et autres écrits*, Éditions Typo, coll. « Essais », 1997.
4. Comte-Sponville, André et Ferry, Luc. *La sagesse des Modernes*, Paris, Robert Laffont, 1998, quatrième couverture.
5. Texte cité dans le site Internet [<http://quebec.ifrance.com/alainriouxpq/einstein.htm>]
6. Première épître de Jean, 3, 15.
7. Première épître aux Corinthiens, 13, 1.
8. Première épître de Jean, 2, 9-11.
9. Jean, 14 : 34.
10. Armstrong, Karen. *Histoire de Dieu*, Paris, Seuil, 1997, p. 108.
11. Dans *La sagesse des Modernes*, p. 236.
12. Cummings, Richard. « Ces petits gestes qui font la vie... », *Guide Ressources*, avril 2001, p. 70.
13. Les religions n'ont pas le monopole du fanatisme. Edgar Morin se souvient d'un philosophe très respecté qui, tirant tranquillement sur sa pipe, lui confiait : « Il faudra peut-être tuer deux ou trois cents millions d'êtres humains pour arriver au socialisme. », dans *Actualité des religions*, janvier 2002, p. 15.
14. Dans le texte : « Les croyants du siècle à venir ».
15. Mouttapa, Jean. *Dieu et la révolution du dialogue*, Paris, Albin Michel, 1996, p. 12.
16. Ibid., p. 15.
17. Dans *L'art du bonheur*, Paris, Robert Laffont, 1999, p. 274 et 285.
18. Traduction inspirée de celle de René Labat dans *Les religions du Proche-Orient asiatique*, Paris, Fayard/Denoël, 1970, p. 205 et de celle que Pierre Crepon utilise dans « La question demeure », dans Marc de Smetd (dir.), *La mort est une autre naissance*, Paris, Seghers, 1978, p. 111.
19. Dans *l'apologie de Socrate* (Platon) présentée par André Carrier et al, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1995, p. 73.
20. De Montaigne, Michel. *Essais I*, Paris, Éditions Gallimard, Collection Folio classique, n° 289, 1965, p. 152.